

<http://www.telerama.fr/livre/je-veux-ecrire-la-verite,-ecrire-en-disant-je,-le-poetewilliam-cliff,n5501671.php>

“Je veux écrire la vérité, écrire en disant je”, le poète William Cliff



Né en 1940 à Gembloux, en Belgique, William Cliff a publié son premier recueil de poèmes en 1973 et continue d'écrire sans faillir. Alors que s'ouvre le samedi 3 mars la 20^e édition du Printemps des poètes, deux nouveaux livres

paraissent, où il conjugue toujours quotidien sans fard et construction classique. Portrait.

Aujourd'hui, [William Cliff](#) ne se promène pas entre Gembloux et Bruxelles, les mains dans les poches. Il est à Paris, dans un hôtel modeste près de la gare de Lyon, mais toujours sans téléphone portable ni ordinateur à portée de main. Car le poète est resté un vagabond, voyageur infatigable, entre Milan et New York, Mogador et Ostende. Hier, il contemplait la silhouette gracile d'un jeune homme d'Agrigente, « *la bouche très gonflée, il attend, il attend* », à moins qu'il ne s'agisse de petits Gembloutois sortant de l'école, « *bien décidés à s'engager dans la bagarre / de la vie formidable qu'ils ont à Gembloux* ».

Deux recueils de poèmes paraissent au même moment – *Au nord de Mogador* (Le Dilettante), *Matières fermées* (La Table Ronde) –, et la surprise est d'autant plus grande que cet auteur n'est pas du genre à encombrer les tables des librairies. Il pourrait fêter cette année ses quarante-cinq ans de publication, mais se voit mal souffler des bougies d'anniversaire.

La première fois qu'on entend parler de lui, c'est en 1973, avec *Homo sum*, qui paraît chez Gallimard, soutenu par Queneau. « *J'ai d'abord envoyé trois poèmes à Raymond Queneau, que je ne connaissais pas. Il les a tout de suite fait publier dans la revue Poésie 1. Ensuite, je lui ai adressé de petites livraisons, quand il attendait un recueil.* » Raymond Queneau le publie donc sans hésiter, car il apprécie à la fois son humanité, sa justesse bouleversante et ses coups de canif dans le quotidien qui ont

quelque chose à voir avec un autre écrivain et poète, [Georges Perros](#).

“Voilà l’alexandrin qui vient et me reprend...”

Aujourd’hui encore, William Cliff s’en étonne, s’en amuse aussi, car il rit beaucoup en revenant sur cette époque, en particulier sur l’invitation de Bernard Pivot à *Apostrophes*. Un poète belge sur un plateau de télévision, on en parlait la bouche arrondie par la surprise...

« Je veux écrire la vérité, écrire en disant je », dit-il aujourd’hui, avec la même constance qu’autrefois. Et curieusement, cette vérité-là passe par le vers classique, la rime croisée, et les lecteurs de poésie contemporaine en sont surpris. William ne dédaigne pas l’alexandrin, comme il l’écrit dans son troisième recueil, *Marcher au charbon* (1978) :

*« J’aimerais m’attaquer au vrai corps du poème
voilà l’alexandrin qui vient et me reprend
va falloir un effort pour le jeter quand même
ce vieil alexandrin vieillardement barbant »*

Puis le voilà qui se prend de passion pour le vers de quatorze pieds, manie aussi le décasyllabe avec naturel et n’hésite pas à unir ainsi la prosodie savante et la vie sans fard :

*« c’est ça au jour le jour dans la rue marché au charbon
à nouveau l’Espagnol qui vient verser son seau de merde
dans les waters et me réveille à coups de chasse ou bien
la folie de crier entre ces quatre murs un texte
où la beauté du vrai parler surgit comme un beau sexe »*

Un solitaire dans le monde poétique

L’histoire de William Cliff commence donc en Belgique, à Gembloux, en 1940, quand il s’appelle encore André Imberechts. Son père est ombrageux, telle une silhouette inquiétante à la Chateaubriand, ogre de fable qui surveille ses neuf enfants comme le lait sur le feu. André/William découvre la poésie dans les anthologies classiques offertes par son parrain. Comme le poids de la religion écrase tout, il lit *Les Fleurs du mal* en cachette, mais aussi Leconte de Lisle dans un même élan. *« En fait, je lisais tout ce qui me tombait sous la main. »* Il est jeté dehors par ce paternel, comprenant qu’un fils attiré par les garçons ne s’élèvera pas comme les autres.

Dans la conversation, il passe rapidement sur ses premières études au petit séminaire puis au collège de la Hulle, dans la vallée de la Meuse. Le jeune homme aime le chant

choral et poursuit des études supérieures de philosophie à l'Université catholique de Louvain, avec une spécialité, la philologie romane. Puis c'est la découverte du poète catalan Gabriel Ferrater qui va l'inspirer et l'orienter vers une œuvre réaliste, une langue audacieuse sans jamais être décorative. William Cliff découvre alors, grâce à lui, Chrétien de Troyes et Wittgenstein, « *se nourrit de poésie et de vers réguliers* », lit et traduit toute la poésie de Ferrater mais aussi Shakespeare et même Dante. Puis il voyage et voyage encore.

Publié très jeune et reconnu par ses pairs, William Cliff reste cependant un solitaire dans le monde poétique. L'union de la rime et de thèmes quotidiens contribue sans doute à cet isolement. Il parle d'une Belgique « *de bruine incisive* », mais aussi de corps qui puent le sexe et la misère – « *poursuivant, écrit Yves di Manno dans l'anthologie *Un nouveau monde* (1), ce parcours mélancolique, entre une narration parfois trop prosaïque et un trouble plus mystérieux, né de cette lumière prosodique* ».

Prix Goncourt de poésie 2015

Les deux recueils publiés cet hiver complètent l'image de cet auteur qui évoque tantôt ses voyages, tantôt son enfance et sa vie quotidienne à Gembloux :

*« J'étais timide, je me tenais à l'écart,
les autres croyaient que c'était par prétention :
mais non ! mais non ! mes amis, ce n'était que par
la honte qui me travaillait jusqu'au tréfonds »*

Il y a du Rimbaud et du Villon chez cet homme, célébré en 2015 par le prix Goncourt de poésie pour l'ensemble de son œuvre. Et pourtant, c'est l'enfant à l'accent belge qui souvent transparaît dans sa conversation, celui du petit séminaire de Basse-Wavre qui tentait de parler « *avec cet accent de hauteur... afin de ne point paraître arriéré* ». Un garçon qui cherchait « *les corps-à-corps dans l'étreinte fébrile* » tout en craignant à l'infini les foudres du père qui le traita en paria. Un poète qui écrit parce qu'il n'est bon qu'à ça :

*« et nous poètes ne devons-nous pas écrire
pour nous éviter de nous enfoncer au pire
en nous oubliant dans une coupable absence ? »*

(1) *Un nouveau monde. Poésies en France 1960-2010*, éd. Flammarion (2017).

A lire

| *Au nord de Mogador*, éd. Le Dilettante, 128 p., 15 €.

| *Matières fermées*, éd. La Table Ronde, 256 p., 16 € (en librairie le 1er mars).